

même contrée. Les Chinois attirent à eux les chèvres qui vivent près de leur territoire; il en est de même des habitants du Tibet. La supériorité du musc du Tibet sur celui de la Chine tient à deux causes . . . Il y a au Tibet des hommes qui font métier d'aller à la recherche du musc, et qui possèdent, à cet égard, des connaissances particulières.<sup>1</sup>

There is much more of musk than of Tibet in Suleiman's narrative, but the musk was more important for the merchants.

IBN KHORDADHBEH, who died in 912 A. D. only mentions Tibet in the following passages:<sup>2</sup>

Le Tibet, les contrées habitées par les Turcs, la Chine et al Mançoura, c'est-à-dire tous les pays situés à huit degrés au delà du centre de l'orient, ont leur Kibla (l'orientation dans la prière) très proche de la pierre noire.

Speaking of the titles of the kings of the world, he says:

Les rois des Turcs, des Tibétains et des Khazares portent tous le titre de Khâkân, à l'exception du roi des Kharlokh (tribu turque) qu'on appelle Djabghouya.

As to China he knows that it is bounded by the sea, Tibet, the country of the Turks, and, to the west, by India.

Under the title: *Source and mouths of rivers*, he writes:

»Le Djaihoun (Oxus), fleuve de Balkh, sort des montagnes du Tibet . . . Le Mihrân, fleuve du Sind, sort des montagnes de Schikinân, et c'est proprement une branche du Djaihoun. Une partie du royaume de l'Inde porte le nom de ce fleuve (Sind). Après avoir formé plusieurs des rivières de l'Inde, il passe par al-Mançoura et se jette dans l'Océan oriental. — Une personne digne de confiance qui a fréquenté les pays lointains m'a appris que le Djaihoun est une des deux branches d'un fleuve qui sort des montagnes de la Chine et au-delà de la Chine et qui coule sur des pierres énormes et des rochers de sorte qu'il est impossible d'y naviguer et même de la traverser, si l'on n'y est pas accoutumé. Une des deux branches se dirige vers le Sind, l'autre est le Djaihoun. A trois journées de marche et demie à partir de la séparation des deux branches, il y a sur le Djaihoun un gué conduisant au pays des Turcs nommés Schikinân. Les marchands partent avec leurs marchandises de la ville de Khottalân pour un ribât (relais) dont j'ai oublié le nom, à 1 parasange de distance, où s'élève, sur les bords de ce grand fleuve, une montagne que nul ne peut franchir sans l'aide des indigènes, qui y sont accoutumés. Les marchands ayant fait prix avec ceux-ci pour le transport des marchandises, ils gravissent la montagne, chaque homme chargé d'un fardeau de trente livres (mann). Le sentier est si étroit, qu'on a juste assez d'espace pour mettre le pied. Arrivés au sommet ils élèvent les signaux convenus entre eux et les Schikinân pour leur annoncer que les marchands sont arrivés. Puis ils descendent, suivis des marchands, vers la rivière. A la vue des signaux, les Schikinân traversent le fleuve avec des chameaux accoutumés au trajet, et munis d'une escorte. Arrivés à l'autre rive, ils font un contrat formel avec les marchands pour le transport de leurs marchandises et bagages, et ayant chargé les chameaux, ils repassent le fleuve et conduisent les marchands sur la route qu'ils désirent prendre, les uns vers la Chine, les autres vers Moulân. — A droite du pays des Toghozghor vers le sud demeurent les Tibétains.

<sup>1</sup> REINAUD, op. cit. p. 60 et 114.

<sup>2</sup> Kitâb almasâlik wa'lmamâlik, auctore IBN KHORDADHBEH etc. M. J. DE GOEJÉ. Lugduni-Batavorum, 1889, p. 3, 12, 49, 135, 139, and 204. IBN KHORDADHBEH's »Book of Roads and Kingdoms» has also been translated by BARBIER DE MEYNARD and published in Journal Asiatique 1865.